



Elle se rassure, comme on apaise l'enfance. Elle ouvre en même temps son univers à qui veut y entrer, sur une double dynamique. Audacieuse, elle allonge le pas hors de sa chambre et décline sur ses petites créatures l'espace de liberté conquis. Enhardie, elle pousse un nouveau pas plus loin, recommence le jeu des déclinaisons, d'une série l'autre. Toujours un peu plus loin, avec la peur du monde et de l'avenir : peur d'être libre. J'ai choisi de la laisser parler ; j'organise. A l'écoute de SA parole, que chacun regarde ses œuvres. Il y trouvera les réponses et le chant cruel de la Lorelei.

Péniche et balançoire

Je suis née sur le Rhin. Mon père était batelier. Il transportait des minerais. J'ai vécu de Bâle à Rotterdam sur un bateau de 76 mètres, jusqu'à l'âge de cinq ans, avec mes parents - ma mère était Allemande - et mes deux frères. Le matelot habitait à l'avant, la famille à l'arrière, avec un espace pour les enfants, une balançoire. La tranquillité, la lenteur, les paysages, la Lorelei, m'ont marquée. Je me sens très humble au souvenir de cet univers, comme reliée au cosmos.

Je ne suis devenue sédentaire qu'à cinq

ans, lorsque mon père a bâti une petite maison dans la campagne alsacienne. Il est parti travailler sur les pousseurs où l'on n'acceptait que des hommes. Ma mère, mes frères et moi, sommes restés à terre. J'étais désorientée. Ma mère s'est suicidée peu après : arrachée à sa famille, mal accueillie en Alsace, elle souffrait de solitude, déprimait. Elle s'est jetée dans le Rhin. J'avais huit ans. Ma vie a basculé. J'ai perdu la mémoire de cette période. Mon père s'est remarié. Ma marâtre ne nous aimait pas. Elle avait ses propres enfants mais elle a perdu celui qu'elle chérissait le plus. Nous culpabilisons.

J'ai abandonné l'école en cinquième. Je n'ai pas suivi d'études classiques, j'ai fait de la comptabilité, du secrétariat, commencé des études d'infirmière et quitté la famille. Extrêmement nerveuse, j'ai fait pas mal de boulots : animatrice, vendeuse de hamburgers, manipulatrice de marionnettes, rien ne m'intéressait, mais, à l'âge de vingt ans, j'ai fait une rencontre.

Artiste malgré moi

J'ai vécu avec un poète pendant une vingtaine d'années, dans un milieu propice à la création. J'avais peu joué dans mon enfance. Sur le bateau, une poupée, une

tortue. Je me suis mise à pétrir des boulettes de pain, et mon entourage m'a encouragée à continuer. J'étais caissière de cinéma, je le suis restée quinze ans dans ce petit espace où je travaillais entre les séances, un peu comme l'espace du bateau ; aujourd'hui encore, mon atelier se résume à une table près de mon lit. J'avais du temps libre, j'ai sculpté, acquis un savoir-faire.

Un clash dans ma vie sentimentale m'a donné l'opportunité de venir à Paris. J'ai décidé que la sculpture serait ma vie.

De nombreux proverbes se réfèrent au pain. Long comme un jour sans pain, gagne-pain, ôter le pain de la bouche, et tout ça. J'avais quarante ans. Et de la chance. J'ai trouvé des galeries, des collectionneurs, je n'ai plus arrêté. Je travaille comme une ouvrière, plus de huit heures par jour. Mon père bricolait. Peut-être ai-je hérité ça de lui, et peut-être aurais-je fait comme lui des cages à oiseaux sans ce changement de vie. Je travaillais par effet d'atmosphère. Mon compagnon écrivait. Il collectionnait les jouets mécaniques, les arts primitifs, les livres de poésie : j'ai eu accès à une culture que j'ignorais. J'ai lu Reverdy, Saint-Pol Roux, Louis-René des Forêts. Petite, ma mère me racontait des histoires. Maintenant elle me manque.

PORTRAIT



Werlé

L'enfance de l'art

Pétra

A travers mon travail, je me rends compte que je suis joue à joue avec elle.

Je n'ai jamais songé à devenir artiste. Si j'avais vécu avec un représentant de commerce, rien ne se serait déclenché. J'ai eu dans ma vie la chance de rencontrer trois hommes qui ont décidé de mon destin. Je me suis coulée dans ce destin, il répand une brume de bonheur entre la réalité menaçante et moi. Je suis une autodidacte.

Le pain appelait la salive. Je confectionnais des boulettes, je sculptais avec un cure-dents. Je collais ensuite à la super glue : la tête sur le corps, les mains et les pieds sur les membres. Tous mes personnages se ressemblaient, ricaneux, séducteurs, grotes-

ques. Je les habillais comme à la parade. Je les isolais sous cloches, un peu comme moi lorsque j'étais dans la caisse du Star. Puis, je les ai groupés. Me civilisais-je ? Aussi longtemps que j'étais caissière, je ne souhaitais pas vendre.

La vie m'inspire. Les gens. Toute ma vie consiste à me vider, et alors, je suis traversée par une force, la sculpture se fait comme une mayonnaise.

Mathématique : elle résout un problème, jusqu'à mon point d'harmonie personnel.

Psychique : elle permet d'opérer un repli sur soi-même, de faire corps avec son passé.

Physique : la mie de pain est une petite matière qui exige autant de force que

pour travailler le marbre, dans les bras et dans la tête.

A Paris, j'ai découvert les boîtes à insectes. Les premières sculptures que j'y installai furent intitulées Entomologies. J'ai fait une procession de trente mètres de long, qui mêlait les êtres du ciel, de la terre et des enfers, habillés de croûtes de pains du monde. À force d'acheter des boîtes, j'ai commencé à glaner les ailes de papillons, les élytres de coléoptères.

Progressivement, les parures se sont enrichies de plumes, coquillages, brindilles, mues de serpents. Une série s'étend sur deux ans. J'y décline mes personnages comme un jeu, et quand j'ai fait le tour de mon monde, j'ai fini. La dernière série comporte 130 boîtes.

Chimères et sarabandes

Ce n'est pas parce que mes personnages sont petits qu'il s'agit de lutins. La matière m'impose de travailler petit. Mais ma relation à l'enfance est plus forte que cela. Motivation, démarche, besoin de manipuler, je suis toujours angoissée. Quand je ne travaille pas, j'ai peur : de devenir SDF, que plus personne n'achète, d'ignorer même si je continuerai à sculpter dans dix ans. J'exorcise. J'invente. Chimères et sarabandes. Danses nuptiales ou macabres. Nef des fous. Je laisse entrer le hasard.

Dans ma caisse, je cachais mon pain quand les spectateurs achetaient leurs billets. Choix pratique. Ce matériau m'a émue, le pain, si doux, si sensuel, au goût, au toucher, à l'odeur, le craquant, toucher le pain les yeux fermés comme une peau humaine, c'est humide, vivant, ça sent le soleil, la terre chauffée, les cailloux, le lait, ça sent la peau de la mère.



Elle se rassure, comme on apaise l'enfance. Elle ouvre en même temps son univers à qui veut y entrer, sur une double dynamique. Audacieuse, elle allonge le pas hors de sa chambre et décline sur ses petites créatures l'espace de liberté conquis. Enhardie, elle pousse un nouveau pas plus loin, recommence le jeu des déclinaisons, d'une série l'autre. Toujours un peu plus loin, avec la peur du monde et de l'avenir : peur d'être libre. J'ai choisi de la laisser parler ; j'organise. A l'écoute de SA parole, que chacun regarde ses œuvres. Il y trouvera les réponses et le chant cruel de la Lorelei.

Péniche et balançoire

Je suis née sur le Rhin. Mon père était batelier. Il transportait des minerais. J'ai vécu de Bâle à Rotterdam sur un bateau de 76 mètres, jusqu'à l'âge de cinq ans, avec mes parents - ma mère était Allemande - et mes deux frères. Le matelot habitait à l'avant, la famille à l'arrière, avec un espace pour les enfants, une balançoire. La tranquillité, la lenteur, les paysages, la Lorelei, m'ont marquée. Je me sens très humble au souvenir de cet univers, comme reliée au cosmos.

Je ne suis devenue sédentaire qu'à cinq

ans, lorsque mon père a bâti une petite maison dans la campagne alsacienne. Il est parti travailler sur les pousseurs où l'on n'acceptait que des hommes. Ma mère, mes frères et moi, sommes restés à terre. J'étais désorientée. Ma mère s'est suicidée peu après : arrachée à sa famille, mal accueillie en Alsace, elle souffrait de solitude, déprimait. Elle s'est jetée dans le Rhin. J'avais huit ans. Ma vie a basculé. J'ai perdu la mémoire de cette période. Mon père s'est remarié. Ma marâtre ne nous aimait pas. Elle avait ses propres enfants mais elle a perdu celui qu'elle chérissait le plus. Nous culpabilisons.

J'ai abandonné l'école en cinquième. Je n'ai pas suivi d'études classiques, j'ai fait de la comptabilité, du secrétariat, commencé des études d'infirmière et quitté la famille. Extrêmement nerveuse, j'ai fait pas mal de boulots : animatrice, vendeuse de hamburgers, manipulatrice de marionnettes, rien ne m'intéressait, mais, à l'âge de vingt ans, j'ai fait une rencontre.

Artiste malgré moi

J'ai vécu avec un poète pendant une vingtaine d'années, dans un milieu propice à la création. J'avais peu joué dans mon enfance. Sur le bateau, une poupée, une

tortue. Je me suis mise à pétrir des boulettes de pain, et mon entourage m'a encouragée à continuer. J'étais caissière de cinéma, je le suis restée quinze ans dans ce petit espace où je travaillais entre les séances, un peu comme l'espace du bateau ; aujourd'hui encore, mon atelier se résume à une table près de mon lit. J'avais du temps libre, j'ai sculpté, acquis un savoir-faire.

Un clash dans ma vie sentimentale m'a donné l'opportunité de venir à Paris. J'ai décidé que la sculpture serait ma vie.

De nombreux proverbes se réfèrent au pain. Long comme un jour sans pain, gagne-pain, ôter le pain de la bouche, et tout ça. J'avais quarante ans. Et de la chance. J'ai trouvé des galeries, des collectionneurs, je n'ai plus arrêté. Je travaille comme une ouvrière, plus de huit heures par jour. Mon père bricolait. Peut-être ai-je hérité ça de lui, et peut-être aurais-je fait comme lui des cages à oiseaux sans ce changement de vie. Je travaillais par effet d'atmosphère. Mon compagnon écrivait. Il collectionnait les jouets mécaniques, les arts primitifs, les livres de poésie : j'ai eu accès à une culture que j'ignorais. J'ai lu Reverdy, Saint-Pol Roux, Louis-René des Forêts. Petite, ma mère me racontait des histoires. Maintenant elle me manque.